Linéarité

Patrick Sauzet

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rlv/33>

DOI : 10.4000/rlv.33

ISSN : 1958-9239

Éditeur

Presses universitaires de Vincennes

Édition imprimée

Date de publication : 1 mai 1999

ISSN : 0986-6124

Référence électronique

Patrick Sauzet, « Linéarité », *Recherches linguistiques de Vincennes* [En ligne], 28 | 1999, mis en ligne le 04 mai 2005, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rlv/33> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rlv.33>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

© Presses universitaires de Vincennes

Linéarité

Patrick Sauzet

- 1 Charles Hockett a comparé la production d'un énoncé à des œufs de Pâques, décorés mais crus, qu'un tapis roulant emporte à travers un broyeur. Aux belles séparations des phonèmes par leurs coquilles, ou par les espaces typographiques dans la notation du linguiste, succède la fusion indécise d'un flux de blancs, jaunes et coquilles, d'où l'auditeur doit inférer les qualités initiales des œufs successifs (Hockett, 1955 : 210). Dans cette image, la production des sons s'apparente à un brouillage auquel les locuteurs soumettraient perversement leurs auditeurs. C'est assurément un fait que le signal réel, physiquement enregistré, présente, comme l'écoulement d'œufs brouillés de Hockett, la double propriété d'être linéaire et non discret. Avec toute la tradition linguistique Hockett suppose du discret en amont du continu (et en aval chez l'auditeur). Mais il attribue à ce discret (les œufs non brisés) le même caractère linéaire qu'à la matière continue qui résulte de son écrasement.
- 2 On peut voir un peu différemment la machine de Hockett. Lui enlever sa perversité en supposant par exemple que les œufs ne se présentent pas déjà sagement alignés à la broyeuse, mais attachés en grappes et réseaux de formes diverses. L'écrasement est la condition de leur mise en ligne pour transmission à l'auditeur.
- 3 En d'autres termes : on sait que le signal est continu et on a de bonnes raisons de penser que le savoir linguistique est discret. On sait que le signal est linéaire, mais a-t-on des raisons de penser que le savoir linguistique l'est aussi ? Si la mise en constituants, la mise en syllabes en particulier (qui suppose une mise en relation qu'on peut apparenter à un bris de coquilles phonémiques) est la condition de la mise en successivité, le paradoxe ou le scandale du brouillage disparaît. Le discret doit devenir continu pour pouvoir être linéaire.
- 4 Quand, pourtant, le même Charles Hockett évoquait la « présupposition implicite de la linéarité » (Hockett, 1947) ce n'était pas à l'alignement des phonèmes avant le broyage qu'il faisait référence, mais à l'unicité de leur alignement (sans superposition ni chevauchement). Il ne visait pas l'existence d'une ligne mais son unicité, pas la linéarité donc mais l'unilinéarité. La remise en question de l'unilinéarité entreprise par Hockett a largement été menée en phonologie, que ce soit par J. R. Firth et son école à partir de

la même époque, ou massivement, dans les approches « autosegmentales » ¹ : John Goldsmith met le passage de Hockett (1947) cité plus haut en exergue d'un chapitre de sa synthèse de phonologie autosegmentale (Goldsmith, 1990). Le statut de la linéarité dans la grammaire, c'est donc d'abord la question de sa multiplicité ou de son unicité. David Houghton entreprend de défendre une approche strictement unilinéaire dans un domaine où la multilinéarité est le plus volontiers admise, celui de faits tonals. Cela implique de modifier l'encodage initial et de prendre les points d'inflexion tonale comme termes primitifs, ce qui permet d'attribuer un haut degré de naturalité à certains processus comme la loi de Meeussen. La contribution de Tobias Scheer est aussi centrée sur une hypothèse de réduction unilinéaire : il ne s'agit pas ici des contenus phoniques mais de la syllabe qui, selon une hypothèse avancée initialement par Jean Lowenstamm, n'a pas un statut de constituant au-delà de la succession linéaire monotone de syllabes minimales CV (Lowenstamm, 1996). Cette approche, hypothèse spécifique sur la relation entre linéarité et constituance, rend manifeste leur liaison étroite, qui inclut de la concurrence ou de la redondance. T. Scheer, s'appuyant décisivement sur un corpus empirique renouvelé, s'emploie à montrer comment la phénoménologie du « e muet » français, où l'on voit volontiers un effet de constituance typique, peut résulter de légitimations définies sur la base de la seule adjacence linéaire.

- 5 J'ai évoqué d'abord des contributions de phonologie, parce que la question de la linéarité représente ce qu'on peut appeler l'incidence maximale de la phonologie dans la grammaire : ce que la nature orale-auditive des langues naturelles implique pour l'organisation de la grammaire. Ma propre contribution pose cette question en explorant la possibilité de dériver la linéarité phonologique et les conséquences qui en résultent pour le format des morphèmes et, de là, pour la morphologie. Le format des morphèmes proposé est utilisé pour construire une approche des segments latents, si souvent étudiés dans la phonologie du français, qui soit à la fois fondée et capable de couvrir la complexité empirique du phénomène.
- 6 Si elle est phonologique dans son origine, la question de la linéarité n'est pas en effet habituellement posée par la phonologie ², alors que la syntaxe ou la morphologie ne peuvent éviter de traiter l'ordre linéaire qui croise nécessairement la constituance. La contribution d'Anne Abeillé et Danielle Godard, en proposant l'usage d'un trait de « poids », porté par les items lexicaux ou par des syntagmes, fait intervenir dans le placement syntaxique une notion qui s'apparente à une caractérisation phonique sans s'identifier à une propriété phonologique indépendante (comme le nombre de syllabes). Des notions comme le « poids », autonomes sans exclure certains corrélats phonologiques, sont bien celles que l'on s'attend à voir fonctionner dans cette dimension phonologique de la syntaxe (par opposition à la pure constituance), et il apparaît fondé de leur donner un rôle central. Le propos de Philippe Schlenker n'est pas de prédire l'ordre des mots ou des morphèmes à partir de leurs propriétés, mais bien au contraire de déduire la réalisation morphémique de la successivité effective (progressive) de la réalisation d'un syntagme (le groupe nominal). L'acquisition par un morphème de sa substance phonétique est non seulement tardive, conformément aux hypothèses générales de la morphologie distribuée adoptées par Schlenker, mais aussi susceptible de se produire en des lieux différents, selon la structure et le choix des items lexicaux présents.

- 7 « La linéarité est un fait de parole » écrivent Lafont & Gardès-Madray (1976), suggérant qu'elle n'est que cela. Les lignes qui précèdent montrent que la question de la place la linéarité dans la grammaire est largement ouverte : doit-elle être partiellement présupposée et sous quelle forme ? Est-il cognitivement plausible de la supposer manipulée de manière indépendante ? L'article de Sophie Wauquier-Gravelines est consacré à la recherche expérimentale d'indices du statut de la linéarité (les expériences qu'elle a menées et construites concernent les effets de la liaison sur l'accès lexical). Autant un traitement au fil du temps serait compatible avec une linéarité autonome (le tapis roulant portant les œufs de Hockett), autant tout effet de traitement pas blocs, ou de retour, suggère que l'ordre linéaire est toujours médiatisé par les constituants et à ce titre vraisemblablement dérivé dans une anticipation nécessaire.
- 8 Centrale dans les langues naturelles orales ³ et ultimement enracinée dans leur spécificité physiologique et matérielle, la linéarité manque pourtant souvent d'être perçue comme une contrainte pesant sur l'organisation du langage et demandant à ce qu'on en rende compte. Le coût en est volontiers sous-estimé, sans doute en partie parce que tous les systèmes d'écriture ont su l'impliciter, au point qu'il n'est plus de page blanche pour qui sait lire (toute page est réglée de lignes implicites qui portent ou attendent les signes). Sabine Boucheron nous montre comment, à l'inverse d'un tel oubli, la linéarité peut être perçue dans l'écriture comme fatalité et limitation. Les efforts, désespérés, pour la surmonter qu'elle met en évidence chez Claude Simon, viennent rappeler utilement et sensiblement aux linguistes que les facilités notationnelles ne font pas les évidences conceptuelles.

BIBLIOGRAPHIE

CAO, Xuan Hao (1985). *Phonologie et linéarité : réflexions critiques sur les postulats de la phonologie contemporaine*, Paris : Selaf.

FIRTH, John Rupert (1948). *Sounds and Prosodies*. *Transactions of the Philological Society*, 4- : 127-152.

GOLDSMITH, John A. (1990). *Autosegmental and Metrical Phonology*, Oxford : Basil Blackwell.

HOCKETT, Charles (1947). *Componential Analysis of Sierra Popoluca*. *IJAL*, 13 : 259-267.

HOCKETT, Charles (1955). *A Manual of Phonology*, Baltimore : Waverly Press.

LAFONT, Robert ; GARDÈS-MADRAY, Françoise (1976). *Introduction à l'analyse textuelle*, Paris : Larousse.

LOWENSTAMM, Jean (1996). *CV as the Only Syllable Type*. Dans Durand & Laks (eds), *Current Trends in Phonology : Models and Methods*, 419-441.

NOTES

1. Dites parfois abusivement « non-linéaires » : elles sont en fait « multilinéaires » ou « non-unilinéaires ».
 2. Cao (1985) pose surtout la question des unités de la phonologie (segments ou syllabes) et de leur universalité qu'il récuse. Mais pour les langues où il admet des segments il admet leur linéarité présupposée.
 3. Par opposition aux langues signées, auxquelles sera consacrée la prochaine livraison de *Recherches linguistiques de Vincennes*.
-

AUTEUR

PATRICK SAUZET

Université Paris 8